



Train fantôme

Cher Remy Artiges, il y a quelques jours, je ne vous connaissais pas. Vous n'avez dit que vous étiez photographe, que vous aviez parcouru à pied, en dix-huit jours, le chantier du TGV Paris-Strasbourg, que vous prépariez une exposition et que vous souhaitiez que j'écrive un texte. Cela, parce que vous avez lu un livre que j'ai écrit il y a plus de quinze ans – autant dire la Préhistoire – qui racontait aussi un voyage, sur les

soixante kilomètres de la ligne B du RER, en nous arrêtant à chaque station, mon amie photographe Anahï Franzi et moi. En vous entendant, je me suis rappelé Cartier-Bresson : « Le photographe est étranger au monde. Il lui parle de vous en vain et qui doit être de la famille. Il faut encore que je vous dise : je suis de ceux qui, vers votre vingtième année, ont été marqués par cette formidable exposition des grands photographes de l'époque : « The Family of Man. Le

lendemain, vous avez déposé vos photos. Je ne suis rien de plus. Ni pourquoï, ni comment... Les photos sont là, massives, nettes, maîtres d'ébord. Aucun commentaire, ni déclaration d'intention. Une situation idéale, en somme, pour une authentique découverte. Il faut les faire sortir de leur silence. Je les regarde, mais elles me regardent-elles ? Je vous dirai : quand je les regarde, est-ce qu'elles me parlent de quelque chose, qui me regarde ? Parce qu'il est bien loin, dans

vos photos, la grande famille des hommes. Je vous l'ai dit : la Préhistoire. Bien sûr, je peux m'étendre sur leur perfection formelle, je peut dire que chacun est une épure. Qu'elle se suffit à elle-même. Qu'elle se situe à point d'équilibre où l'instaurant devient une infime parcelle de temps arrêté : une infime parcelle d'éternité. Mais bon. Pour moi l'essentiel est ailleurs. Parce que je m'étais dit : un chantier, ce sont des rencontres : des hommes, de l'avent, des grands es-

paces. « *Allons au-devant de la vie*, chantaient dans des temps que vous n'avez pas connus. Mais la vie, c'est l'homme et presque disparu. Enfin, pas tout à fait : il y a au-down la fin du trajet. Pourquoi me plait-il tant ? Parce qu'il y a toujours un peu de désespoir et de tristesse, derrière le rire du clown ? Reste l'harmonie des lignes et des formes qui, cachées par l'objectif de toute finalité – en tout pas censé savoir d'où elles viennent, ni où elles vont, ni pourquoï –, ne

semblent destinées à rien. En tout cas, pas à relier Paris et Strasbourg. Dans ma Préhistoire, encore, on disait que la rapidité des communications rapprocherait les hommes et les ferait se comprendre entre eux. Vos photos me disent que la merveille, qui a fait 578 km à l'heure, efface les hommes, abolit le temps et ne laisse, dans l'espace, que des entailles à vif et des épaves. Une terre marquée, comme on marquait les forêts : elle ne cicatrifiera jamais complète-

ment. Désormais passeront des machines oblongues qui transporteront leurs passagers si vite qu'ils ne verront rien. Et de ceux qui ont vécu, travaillé, il ne demeure déjà plus que ces signes dérivés : une boîte, un gant qui se décomposent, des empreintes de mains sur un mur comme un appel au secours. Alors, allez savoir pourquoï, je pense soudain au poète colombien Álvaro Mutis : « Le train en question partait du plateau désert une fois par an et at-

teignait sa destination, une petite station isolée dans les mers chaudes, entre 8 et le 12 novembre. Le parcours était de cent vingt-deux kilomètres... Quand venait la fin du voyage, on pouvait entendre dans le dernier wagon les vagissements de plusieurs nouveau-nés... » Amicalement.

FRANÇOIS MASPERO

Ce texte accompagnait l'exposition de photos de Remy Artiges à la galerie Baukain Lebers, à Paris.

